

Talma,

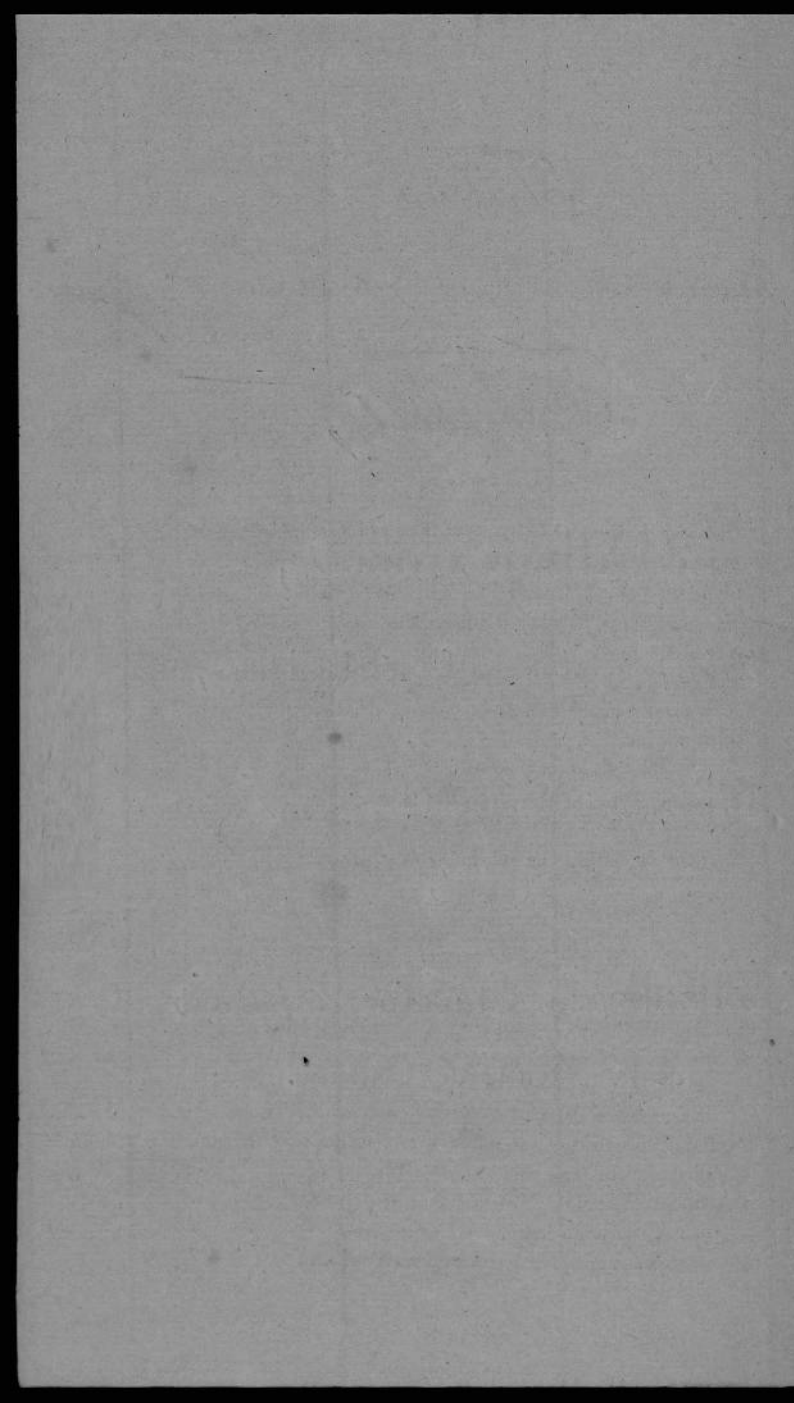
Dithyrambe,

Présenté à lui-même le 26 Mai 1819,

par L. Belmontet;

Dédié

à MM. les Etudiants en Droit
de la Faculté de Toulouse.



Talma,

Dans le rôle d'Oreste (d'Andromaque).

Dithyrambe.

QUAND l'aigle, roi des airs, d'un vol prompt et sublime,
Des monts rivaux des cieux rasant l'inculte cime,
S'élance dans les champs où roule l'œil du jour,
Et monte vers le seuil de l'immortel séjour;
Attachant leurs regards à sa trace de flamme,
Tous les peuples ailés, surpris et confondus,
A son vol triomphant demeurent suspendus,
Et d'une noble ardeur leur ivresse s'enflamme.

Ils chantent ; à travers l'Ether,
Leurs concerts exaltés suivent l'oiseau rapide,
Et, confiant la foudre à sa serre intrépide,
Le déposent vainqueur aux pieds de Jupiter.

Emules de leur harmonie,
Parmi des nuages d'encens,
Vous, Cygnes de l'Occitanie,
Sur la cité d'ISAURE unissez vos accens.
Un plus noble sujet commande vos hommages ;
Accourez, contemplez le favori des dieux,

Dont la présence agite vos rivages,
Et commencez vos chants mélodieux.
De l'aigle étincelant qui plane sur la scène,
Qu'au flambeau du génie enfanta Melpomène,
Osez chanter la gloire, et sur mon jeune luth,
Cédant au torrent qui m'entraîne,
En vers présomptueux j'essaierai mon tribut.

Quoi, muets !... votre voix à cet honneur renonce !

Craignez-vous de voler jusqu'aux sources du jour ?

Quoi ! sous le ciel du troubadour ,

Le silence est votre réponse !

Mais qu'entends-je ? est-ce vous ? vents', ne murmurez plus ;

Des mots ont frappé mon oreille ;

Écoutons : « Penses-tu que notre âme sommeille ?

» Non, non ; mais irons-nous en efforts superflus ,

» Consumer notre ardente veille ,

» A célébrer la tragique merveille

» Qui règne sur tes sens émus !

» Les Talma veulent des Pindare ;

» Pindare illustre les héros ;

» Et nous, sur les ailes d'Icare ,

» Tenterions-nous les airs, pour fondre dans les flots » !

Eh ! qu'importe aux grands cœurs une chute éclatante !

Osez ! C'est la source du beau ;

Osez ! Dussiez-vous au tombeau

Précipiter l'espoir de votre illustre attente.

Cygnés, êtes-vous sourds encor ?

Quelle timidité vous glace ?

Eh ! bien, c'est donc à mon audace

De prendre un poétique essor.

O Talma ! Je t'ai vu. Pareil au voyageur

Qui de l'Etna sondant le gouffre immense ,

Quand une mer de feu de sa bouche s'élança ,

Et dans les airs promène sa fureur ,

Immobile à la fois d'extase et de terreur ,

Il pâlit, il admire, il frémit en silence ;

Partout devant son œil rêveur

Du géant enflammé l'image est retracée ,

Et l'Etna tout entier s'attache à sa pensée.

Ainsi tu frappes mes esprits

D'une impétueuse magie ,

Lorsque ta profonde énergie

Eclate à mes regards épris.
Semblable à la foudre roulante,
Qui mugit et s'abat sur le sommet d'un mont,
Le volcan de ton âme en prodiges fécond,
M'enchaîne à sa fougue vivante,
Et tombe sur mon cœur palpitant d'épouvante.

Quel Dieu t'a frayé le chemin
Où, s'ouvrant un noble destin,
En sublimes tableaux ton talent se dessine ?
En te voyant, Talma, je crois voir des Racine
Le génie animé marcher la gloire en main.

Que vois-je ? où suis-je ? quel délire
Egare les sons de ma lyre ?
De Melpomène à mes regards,
Le temple s'ouvre. Je frissonne ;
Quel mortel, les cheveux épars,
Qu'une affreuse nuit environne,
S'avance, escorté de poignards ?
C'est Oreste ! aux vœux d'Hermione
Son homicide amour vient d'immoler Pyrrhus.
Paré du sang de sa victime,
Fier d'un meurtre insensé qu'il se fait légitime,
Il paraît... que veut-il de plus ?
Avide, il vient chercher le salaire du crime.

Tremble ! le désespoir t'attend,
Pour abjurer ta barbarie,
Tremble ! Hermione ou plutôt sa furie
Te reproche déjà ton forfait repentant.
C'est la foudre qui frappe ; où te cacher, Oreste ?
Sans doute en ce moment funeste,
Le vautour du Caucase eût moins rongé ton cœur ;
Et quand Hermione t'accuse
D'avoir servi son aveugle fureur,
Son courroux est pour toi la tête de Méduse.

Est-ce le signal du trépas ?

Entendez-vous ces cris funèbres ?
Arrête , infortuné , l'abîme est sous tes pas ;
Dieux ! quelles sinistres ténèbres
L'assiègent ? Il veut fuir ; il n'échappera pas.
Trêve , Talma ! que je respire !
Dépouille toi de ton délire ,
Laisse reposer ma terreur.

Dieux ! Je vois sur la scène , où tonne ta fureur ,
Je vois fondre l'enfer ; je vois les Euménides
Secouer sur ton front leur couleuvres livides ;
Je vois des flots de sang gronder autour de toi ,
Et mon cœur déchiré se rétrécit d'effroi.

Vous , qui l'écoutiez , la tempête
Ne roule plus sur votre tête ,
Que le calme appaise vos sens :
Après cette épreuve terrible ,
Qu'une sérénité paisible

Vienne s'asseoir sur vos fronts renaissans !
Muse , rends-moi la paix dans mon cœur suspendue ,
Des pleurs d'enthousiasme ont coulé de mes yeux ;
Remonte de mon luth la corde détendue ,
Et reprenons un vol audacieux.

O Talma ! brûlant interprète
Des muses de nos immortels ,
Reçois sur leurs divins autels
Les lauriers sacrés du poète ;
Et , brisant la faux du trépas ,
Sous leurs poétiques ombrages ,
Traverse l'Océan des âges ,
Précédé des transports dont tu nous énivras.
Vois-tu ces demi-dieux ? C'est Racine et Voltaire
Dont l'amour tributaire
T'ouvre déjà les bras.

Comme eux ton ame rayonnante ,
Au sein de l'Olympe enchanté ,

Ira, de gloire étincelante,
 Respirer l'air de l'immortalité ;
 Et les siècles futurs, sur un char de victoire
 D'augustes palmes escorté,
 Transporteront ton nom au temple de Mémoire.

Mais si la voix de l'avenir
 Interroge, en fouillant ta vie,
 Les chefs-d'œuvre de ton génie,
 Qui parlera pour toi ? rien que le souvenir.
 Monument, hélas ! périssable
 Entraîné par le cours des ans,
 Comme les pas de l'homme imprimés sur le sable,
 Qu'efface le souffle des vents.

N'as-tu pas vu, quand de ses voiles sombres
 La nuit embrasse l'univers,
 Le météore ardent, en dispersant les ombres,
 D'une vive lueur illuminer les airs ?
 C'est en vain que sa flamme aspire
 A saper de la nuit le ténébreux empire ;
 Il s'éteint ; il descend des cieux.
 Mais alors qu'il n'est plus, un sillon de lumière
 Long-temps encore argente la carrière,
 Où naguère il jetait un éclat radieux.

Voilà l'acteur ! tant qu'il respire,
 Eclatant il s'élève, il brille, il éblouit ;
 Mais de ses feux, lorsqu'il expire,
 Sur le bord de sa tombe un rayon nous conduit.

Que dis-je ? du Talma de Rome
 Le beau nom s'est-il éclipsé ?
 Eh ! quoi, sur son cercueil des siècles ont passé,
 Et le souvenir du grand homme
 Ne s'est pas encore effacé.
 Où sont donc ses titres de gloire ?
 Où sont les fruits de Roscius ?
 Nous savons qu'il ravit les fils de la victoire,
 Nous le savons... mais rien de plus.

Eh ! lorsque électrisant la scène
 Du feu muet des passions,
 Vivante sur tes traits, ton ame nous entraîne
 Par de mâles impressions ;
 Lorsque sur ta lèvre tremblante,
 Et dans son sinistre regard,
 Des transports de ton cœur la vérité brûlante,
 O Talma ! s'agite et fermente,
 Et nous fait voir la mort debout sur ton poignard ;

Forcé lui-même à t'offrir son hommage,
 Pourquoi le temps d'une éternelle main,
 Reproduisant ta belle image,
 Sur un indestructible airain,
 N'en forme-t-il une statue
 Qui de ton ame revêtue,
 Idole des pensers, aille avec majesté
 Représenter ton existence,
 Et léguer tes effets et notre jouissance
 Aux cœurs de la postérité !

Tel le ciseau de la Grèce fertile
 Nous a transmis le vainqueur de Python ;
 Dans tous ses traits la pensée immobile
 Lit sa victoire et devine Apollon.

O si ma muse adolescente,
 Au feu de tes beautés allumant son ardeur,
 Pouvait en élevant sa voix reconnaissante,
 S'initier à ta splendeur !
 Rival de la sculpture,
 A la race future,
 Je te peindrais en Manlius.
 Mais un juste respect au silence m'appelle ;
 Et le vainqueur de Darius
 Ne confiait ses traits qu'au seul pinceau d'Apelle.

A TOULOUSE,

Chez F. VIEUSSEUX, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Rome.